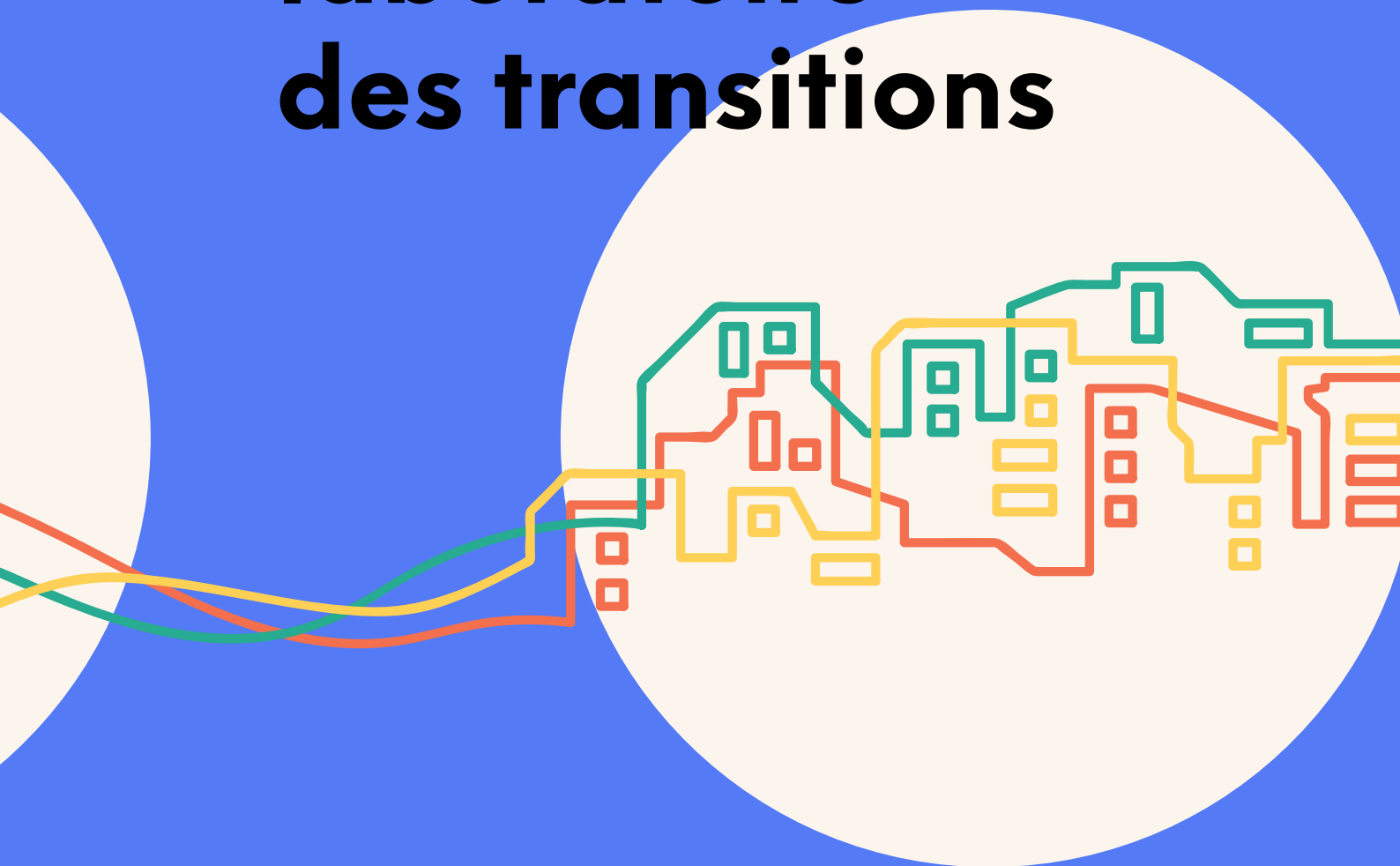




22
23

La ville comme laboratoire des transitions





Pour clôturer le cycle 2022 2023 d'Epistémè, nous avons demandé à Marie Cauli, responsable scientifique de ce cycle de revenir sur le bilan de l'année écoulée et de nous faire part de ses conclusions.

Pourquoi l'université par le biais de la Formation Continue et Alternance a œuvré à mettre en place un tel dispositif qui articule à la fois la recherche, la formation et l'innovation ? Pourquoi met-elle en avant l'université hors les murs ?

Dans un premier temps, il faut rappeler le contexte qui replace l'université dans l'économie de la connaissance, dans la société des savoirs. Face aux défis de toutes sortes, l'université traverse une période charnière qui l'incite à renforcer son rôle de production et de diffusion des savoirs. Dans ce cadre, elle peut se réclamer de 64 laboratoires de recherche et 4 hubs sur des thématiques diverses et donc de produire une recherche scientifique internationale au service des territoires et des acteurs du territoire en offrant une expertise publique, plurielle et pluridisciplinaire. Par ailleurs, lorsque l'on voit le nombre de travaux en cours avec le développement des *cross-disciplinary-projects*, on mesure l'étendue de ce vivier, de cette banque de savoirs qui capitalise autour de la pensée. Enfin, elle est sollicitée de plus en plus par les acteurs du monde socio-économique qui sont confrontés à la complexité du contexte et à la nécessité de prendre des décisions en situation d'incertitude. Toutefois, on ne peut pas négliger le fait que ce gisement de matière grise est largement sous exploité d'une part par méconnaissance de toutes les potentialités qui existent et d'autre part en raison d'une image de l'université qui reste parfois négative, trop théorique, déconnectée de la vie réelle. Ces réserves doivent être levées. De longue date, des laboratoires travaillent à améliorer la productivité dans le cadre de la compétitivité industrielle, à diminuer les risques, à expérimenter des matériaux innovants en termes de modélisation, contrôle, technologies innovantes, etc. De plus en plus de chercheurs de toutes disciplines s'impliquent dans des questions de société et entretiennent des liens étroits avec la gouvernance locale, participent à des conseils scientifiques dans le domaine de la santé, dans les métropoles, s'impliquent autour des élus, s'inscrivent dans ces démarches de co-construction avec les acteurs de terrain. Aussi, même si la confiance envers la science a pu être écornée par des publications douteuses, celle-ci se présente comme le seul rempart, malgré des imperfections, à l'obscurantisme. Elle peut réellement aider, à partir de savoirs et de méthodes éprouvées, à répondre aux défis gigantesques auxquels nous sommes soumis.

Relancer la science, redorer le blason de l'expertise publique, comment Epistémè se positionne face à cette orientation ?

Epistémè s'attache à montrer qu'une collaboration étroite entre les chercheurs et les acteurs extra-académiques peut déboucher sur une synergie stimulante et offrir des perspectives inédites en termes d'offre de formations tout au long de la vie. Ce concept est à rattacher avec d'autres formes d'accès, de production et de diffusion des savoirs telles les sciences collaboratives, citoyennes, la science ouverte, etc. Celles-ci reconfigurent un nouveau rapport aux savoirs et à leur transmission.



Pourquoi avez-vous choisi ce thème « la ville laboratoire des transitions » ?

Parce que la ville est traversée par des évolutions radicales et apparaît comme un reflet d'une société globale avec ses ressauts. Pour les acteurs, il s'agit de penser à 10 ans, à 20 ans sans repères de ce qui peut se produire car le contexte est imprévisible. Pourtant il faut prendre des décisions les plus judicieuses possibles, ce qui est un challenge périlleux. Aussi, l'idée de laboratoire utilisée dans le cadre des évolutions urbaines traduit une nouvelle ère vers laquelle nous nous dirigeons mais le chemin pour y accéder reste flou ou semble s'inventer au jour le jour au gré des expérimentations voire des convictions. Dans ce cadre la contribution académique est d'autant plus nécessaire. Les conférences issues des travaux des laboratoires de l'Université de Lille nous montrent que nous ne pouvons pas avancer sans les connaissances et avancer dans les connaissances permet d'avancer pour agir. Parallèlement, nous avons privilégié les retours d'expérience des praticiens qui évoquent leurs manières de travailler autour des enjeux de l'urbain, les lacunes qu'ils ressentent face à la complexité et quelles ressources ils mobilisent pour apporter des réponses les plus appropriées.

Quelles conclusions peut-on tirer autour des évolutions urbaines ?

Il n'est pas facile de revenir sur le contenu très riche des interventions, on peut toutefois s'arrêter sur plusieurs traits saillants. Nous sommes confrontés à un changement en degré, en intensité et en étendue mais aussi en nature et ce changement est déstabilisant car tout est imbriqué et enchevêtré. Cela suppose de renouveler notre regard, nos méthodes, de réactualiser notre façon de faire, de réagir et de s'adapter. Par ailleurs, la question de l'environnement s'est imposée comme le filtre de convergence de tout développement urbain et semble faire consensus. Enfin, les acteurs de terrain nous montrent la nécessité de compétences renouvelées, qu'il s'agisse de capacité d'écoute et de communication, de faire des diagnostics, de se décentrer, de passer du particulier au général, de l'individuel au collectif, de faire des va et vient entre différents domaines. Les termes utilisés sont éloquentes : il s'agit de problématiser, d'apporter des idées neuves, de déceler les signaux faibles, d'avoir l'esprit critique, etc., mais aussi de savoir entrer en relation avec les décideurs ou acteurs quels qu'ils soient en tenant compte de leur langage et de leurs cultures. Pour le dire autrement, il s'agit de passer dans les faits du cloisonnement à la transversalité, de l'emboîtement des échelles à la subsidiarité, de la fragmentation au principe de coopération, de penser les finalités de l'action nécessitant que l'on ait une idée de la société dans laquelle on souhaiterait vivre. Ces stratégies cognitives sont déjà à l'œuvre d'une manière informelle dans les pratiques. Ce que peut amener l'université, c'est la possibilité de formaliser ces habiletés de l'incertain en vue d'une montée en gamme des compétences pour chacun.

Pouvez-vous en dire plus ? Comment envisager la suite ?

Cette nouvelle manière de penser peut être expérimentée sous l'angle spécifique de l'environnement qui se révèle être la question prioritaire et le filtre incontournable des formations, le fil conducteur de toute démarche et qui en plus semble susciter un consensus. De ce fait, par rapport aux retours de pratique, il s'agit de construire des formations à la hauteur des enjeux. Car la question de l'environnement peut être abordée sous de multiples entrées : l'angle de la biodiversité, de l'urgence climatique, du développement durable, de la question de l'eau ou du reverdissement de la ville, etc. Quelque-soit le prisme choisi, elle conduit toujours à des questions complexes avec les connaissances en rapport qui abondent, se



renouvèlent et se réactualisent à grande vitesse. Nous ne pouvons pas suivre. Nous ne pouvons pas non plus proposer une liste pléthorique de formations car on peut se former sur tout à la fois sur le secteur d'activité qui évolue sans cesse, sur des thématiques précises qui s'ajoutent au cœur des métiers, par exemple le numérique, sur des savoirs fonctionnels comme la réglementation juridique, fiscale ou autre, sur des outils de communication etc. En savoir toujours plus est un exercice devenu inépuisable. Aussi est-il préférable de privilégier la manière dont on traite les informations plutôt que les informations elles-mêmes. Les travaux actuels en sciences de l'éducation et en psychologie cognitive sont inspirants sur cette question. Ils identifient en gros 5 méta-compétences fondamentales qui regroupent à grands traits les opérations cognitives mobilisées dans les pratiques professionnelles. Celles-ci se décomposent en en compétences et se convertissent en critères, indicateurs de niveaux susceptibles d'évaluer les méta-compétences visées.

Pouvez-vous en dire davantage sur les méta-compétences, le terme n'est pas familier

Je me reporte à un document élaboré par un groupe de travail piloté par la conférence des présidents d'université et des grandes écoles qui est aujourd'hui formalisé, gratuit et libre de droits (Fecodd). Il permet de se familiariser aux différentes stratégies mobilisées dans les pratiques et d'offrir un outil très complet susceptible de fournir des scénarios opérationnels de formations et de parcours spécifiques.

Comment définir la notion de « méta-compétences » ?

Les méta-compétences font référence à un ensemble de facultés générales essentielles pour s'adapter et réussir dans un large éventail de contextes et de domaines professionnels. Contrairement aux savoir-faire techniques spécifiques à un métier ou à une fonction particulière, les méta-compétences sont plus larges et peuvent être appliquées de manière transversale. Par conséquent, elles sont souvent considérées comme des fondements essentiels pour le développement personnel et professionnel.

Le regroupement en 5 méta-compétences de ces opérations cognitives n'est pas stabilisé, mais malgré des imperfections possibles, il nous permet de comprendre quelles sont les opérations mentales mobilisées et ce qu'il y a derrière. Si nous prenons l'exemple de l'esprit critique dont on ne cesse de répéter la nécessité, on comprend mieux que celui-ci ne se réduit pas à la contradiction ou à la critique mais exige d'avoir une vision globale de la question posée, de dépasser les idées préconçues et les stéréotypes, d'éviter les pièges des biais cognitifs ou des *fake news*, de faire la différence entre savoirs, croyances, de mobiliser des modèles théoriques diversifiés, etc. Il faut préciser par ailleurs que chacune des méta-compétences ne peut pas se dissocier des autres et se font écho. Dans ce cadre, on peut brosser à grands traits les méta-compétences qui peuvent être mobilisées autour de la transition écologique.

Pensée systémique :

Cette méta-compétence renvoie à la capacité à comprendre et à appréhender les interconnexions entre les aspects environnementaux, sociaux et économiques d'une organisation ou d'un projet. Cela implique de voir les liens entre les différentes parties d'un système et d'anticiper les impacts potentiels. La compétence systémique répond à des questions de ce type : a-t-on pensé à tout ? Est-ce que ce n'est pas une vue trop simpliste ? Est-ce que l'on est bien conscient que les éléments ne



fonctionnent pas toujours de manière linéaire mais plutôt circulaire ? etc. Cette compétence s'associe automatiquement à la question des changements, à des liens avec la responsabilité, etc. Tout cela pour dire que si les méta-compétences peuvent se décliner individuellement, elles se renvoient les unes aux autres.

Méta-compétence en termes de changements :

Cette méta-compétence renvoie au type de changement envisagé et au passage de l'élaboration d'un projet à sa mise en œuvre : amélioration, atténuation, réduction, transformation, etc. Elle inclut la question des valeurs ou des idéologies implicites, pose la question de l'engagement mais aussi le degré de participation ou d'adhésion et les conséquences ou l'impact du projet.

Méta-compétence autour de l'individuel et du collectif :

Celle-ci désigne la dimension individuelle et collective du projet ou de l'action. Elle désigne la capacité à gérer ses émotions et à comprendre celles des autres. Cela inclut l'empathie, la communication efficace, la résolution de conflits et la capacité à travailler en équipe dans des contextes de changement et de sensibilité aux enjeux environnementaux. Elle intègre la pensée créative mais aussi coopérative, collaborative, expérientielle. Elle mesure la capacité à s'adapter rapidement aux changements et aux nouvelles exigences de durabilité. Cela comprend la flexibilité, l'ouverture d'esprit et la volonté de remettre en question les méthodes de travail traditionnelles pour adopter de nouvelles approches plus durables.

Prospective :

C'est le fait de se projeter dans l'avenir proche ou lointain, ou dans des échelles spatiales différentes. Cette méta compétence a un lien avec l'incertitude et nécessite de se poser des questions autour des risques et donc de la responsabilité, elle inclut la capacité à analyser de manière approfondie les informations, à évaluer les différentes perspectives et à prendre des décisions éclairées, à interroger les pratiques, à identifier les opportunités d'amélioration et à remettre en question les paradigmes existants.

Responsabilité et éthique :

Cette dernière catégorie est orientée sur le sens de l'action ou du projet, elle désigne la capacité à favoriser l'adoption de pratiques durables. Cela implique de fournir une vision claire, de mobiliser les équipes, de favoriser la collaboration et de prendre des décisions responsables qui prennent en compte les aspects environnementaux, sociaux et économiques. Elle inclut les normes juridiques mais aussi l'éthique qui incite à « faire au mieux ».



Le socle des 5 méta-compétences génériques



Ce schéma simplifié nous montre l'existence d'un outil qui a été testé, remanié à multiples reprises pour une meilleure pertinence, qui se heurte encore à quelques interrogations et qui a vocation à s'enrichir encore. Mais le guide complet est suffisamment éloquent pour des appropriations spécifiques, adapté à différentes situations, objectifs, niveaux. Il permet de mieux cerner et d'affiner des critères pour ceux qui souhaiteraient s'en emparer. Il peut guider efficacement les formateurs dans l'élaboration de parcours de formation adaptés aux thèmes sélectionnés et en fonction des publics récepteurs. Il peut servir de pense-bête utile pour les enseignants chercheurs qui auront bientôt à faire remonter l'architecture et ensuite les contenus des formations à venir. Il peut être un outil pertinent pour accompagner les projets de formation initiale et continue de l'Université de Lille sur la transition écologique. L'intérêt de cette démarche est qu'elle est partageable, structurante, intégrée. Elle permet de passer d'une vision en silos à une vision transversale, d'intégrer les étudiants ou autres acteurs à la démarche, de s'appropriier un sujet difficile à cerner et à manipuler.



Pour revenir à Epistémè : quelle est sa plus-value ?

Comme j'ai essayé de le montrer, Epistémè construit un processus s'inscrivant à la fois dans les recommandations nationales et les orientations de l'Université de Lille. Ce processus est en cohérence avec le rapport Jonzel et le schéma directeur du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche mais rejoint aussi les préoccupations du groupe de travail de l'Université de Lille autour de la transition écologique. Il construit des liens avec différents partenaires extra-académiques mais aussi intra-académiques. Il offre une vitrine sur ce qui peut se construire en termes de formations en lien avec la recherche, peut venir en appui à d'autres initiatives périphériques ou enrichir des programmes spécifiques que portent l'université. Par exemple, il peut faire émerger les nouveaux enjeux de recherche et de formation sur des sujets qui suscitent un sentiment de « concernement » en lien avec le Pôle université innovation (PUI).

Quelles perspectives en termes de formation :

Nous pouvons retenir 3 axes :

Mener une stratégie de fond pour développer les outils, scénarios et dispositifs en utilisant l'entrée par les méta-compétences. Nous pouvons très facilement mener un travail d'approfondissement et construire des parcours de formation intégrant la question de la transition écologique en lien avec les enseignements de la chaire Métroforum mais aussi plus largement en lien avec les acteurs socioéconomiques, les élus et les associatifs dont les demandes sont explicites. De même, des actions de formation à plusieurs niveaux peuvent être générées en lien avec la chaire Vulnérabilité avec laquelle nous sommes déjà en relation mais aussi avec d'autres chaires telle la chaire ODD (socio-économie des transitions) ou à partir des travaux des CDP (*Crossing disciplinary projects*).

Un second axe s'attacherait à réfléchir sur des formations courtes d'excellence et des micro-certifications. Ces conférences « flash » (en lien avec Exist, projet ASDESR, inspirons demain) traiteraient des aspects fonctionnels, sectoriels, thématiques extraits des besoins exprimés par les acteurs sur le terrain. Elles combleraient les lacunes autour de ce que l'on a plus le droit de ne pas savoir. Présentées sous des formats courts, percutants, elles tiendraient compte du temps réduit des acteurs et répondraient à des questions vives et urgentes. Elles peuvent traiter d'un problème de terrain et se faire aussi sur le terrain. Pour cela, une analyse fine des besoins des professionnels, des élus et des associatifs et des méthodes à utiliser reste à poursuivre.

Un troisième axe consiste à poursuivre l'expérimentation des outils innovants, par exemple les ateliers collaboratifs qui ont été mis en place autour de la fresque de la ville mais aussi la valorisation des outils inclusifs construits au sein de l'université, (cartes interactives, outils de concertation, etc.) en évaluant leur impact.

Marie Cauli, anthropologue, chargée du pilotage scientifique d'Epistémè